

Galleries

Lise Sarfati Magnum Gallery

Il n'y a que neuf photos exposées mais elles sont assez fortes pour occuper les murs. En 2003, Lise Sarfati a photographié des adolescents américains. Elle les a choisis pour leur attitude, leur façon de s'habiller, leur manière d'être. Elle a tiré des portraits intenses, où ces jeunes mélancoliques semblent ne faire qu'un avec l'environnement. Les couleurs des vêtements et des lieux se répondent : une jeune fille pâle se fond dans un jardin ensoleillé... Sarfati résume, sans parler à la place des personnages, l'affirmation et le doute qui caractérisent cet âge. ■

Claire Guillot

« The New Life », Magnum gallery, 13, rue de l'Abbaye, Paris-6^e. Tél. : 01 46-34-25-59. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 30 avril. Livre « La Vie nouvelle, The New Life », Twin Palms, 2005, 120 p., 44 €.

Stéphane Duroy Galerie In Camera

Stéphane Duroy donne le frisson. Pourtant, le photographe ne fait pas dans la grandiloquence. Ses images minimales, aux noirs profonds comme la suie ou aux couleurs somptueuses, nous plongent dans la mémoire d'une Europe marquée par la guerre, le totalitarisme, l'idéologie. En Grande-Bretagne, en Bretagne ou en Irlande, depuis les années 1970, il récolte des visions qui disent l'ennui et l'épuisement des êtres brisés par



un labeur aliénant, sans autre horizon que le jour suivant : enfants errant dans les rues vides de Belfast, mineur à la tête noire et au corps blanc, intérieurs minables ou maisons identiques... Des scènes qui transcrivent une vérité immuable, une malédiction latente devenue plus criante depuis la récente crise économique. Les tirages sont superbes. Il ne faut pas rater le livre, *Distress* : un concentré de beauté et de désespoir. ■ Cl. G.

(PHOTO : ABERFAN PAYS DE GALLES 1979. STÉPHANE DUROY/GALERIE IN CAMERA) « *Distress* », Galerie In Camera, 21, rue Las Cases, Paris-7^e. Tél. : 01-47-05-51-77. Du mardi au samedi de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 23 avril. Livre « *Distress* », Filigranes/Gwinzegal, 48 p., 25 €. Incamera.fr

Jean-Christian Bourcart Galerie Vu

Prix Niépce 2010, Jean-Christian Bourcart pose sur le monde un regard provoquant, parfois

Lever de rideau

Natacha Régnier ou l'ardeur de Marina Tsvetaeva

La comédienne fait ses vrais débuts au théâtre dans un spectacle tiré des écrits intimes de la poète russe, qui s'est suicidée en 1941



L'actrice Natacha Régnier porte, seule, les textes de Marina Tsvetaeva. CAMILLE CORBEL/AFP

Montagne-au-Perche (Orne) Envoyée spéciale

« *En moi – tout est incendie* », écrivait Marina Tsvetaeva. Aujourd'hui, ce que brûle la poète russe (1892-1941), ce sont les planches de théâtre : deux spectacles très différents portent haut la voix de cette femme qui, pour être considérée comme un des plus grands écrivains du XX^e siècle, demeure méconnue, et peu lue.

Le premier de ces spectacles, *De la montagne et de la fin*, ne joue que jusqu'au dimanche 10 avril, à Paris. Le deuxième, signé par une jeune metteuse en scène, Bérangère Jannelle, a été créé à Lorient en janvier, et tourne jusqu'en octobre – il sera programmé à Paris, dans le cadre du Festival d'automne. Il est porté par l'actrice Natacha Régnier, qui fait ainsi, en maestria, ses premiers vrais pas au théâtre, qu'elle n'avait pratiqué qu'en amateur, en Belgique, son pays natal.

rien d'étonnant à ce que le théâtre s'empare de la figure de Marina Tsvetaeva, dont l'unique projet d'une existence tragique, ravagée par les soubresauts de la première moitié du XX^e siècle, a été de vivre-aimer-écrire jusqu'à l'incandescence. « *Il ne s'agit pas du tout de : vivre et écrire, mais de vivre-écrire et : écrire – c'est vivre* »,

Une vision profondément russe

Intense et bouleversant, le spectacle de Nicolas Struve, *De la montagne et de la fin*, propose une autre vision de Marina Tsvetaeva, plus profondément russe (jusqu'au 10 avril, à la Maison de la poésie, à Paris). La metteuse en scène, dont le grand-père, Pierre Struve, a connu l'écrivain, a traduit des lettres inédites, adressées par Tsvetaeva, en 1923, lors

note-t-elle dans un de ses nombreux *Carnets*, qui forment, avec ses lettres, le vaste réseau de ses écrits intimes, souvent considérés aujourd'hui comme son grand œuvre, plus encore que ses poèmes.

Les confessions de cette « *sténographe de l'être* » – publiées en un volume d'extraits présenté par Tzvetan Todorov, sous le même titre, *Vivre dans le feu* –, ont en effet peu en commun avec une autobiographie traditionnelle : elles sont portées par une pensée d'une force peu commune et toujours incarnée, qui transcende l'in-

Sur le plateau, les clins d'œil à l'effervescence artistique russe du début du XX^e siècle

time et lui donne la dimension d'une expérience universelle.

Ces écrits sont tissés de la matière même de la vie de Tsvetaeva, placée d'emblée sous le sceau de l'excès. « *Trop a toujours été la mesure de mon monde intérieur* », notait-elle encore. Née dans une famille d'intellectuels et d'artistes – sa mère, pianiste surdouée, disciple de Rubinstein, ne vivait que pour la musique et la poésie –, Marina Tsvetaeva publie ses premiers poèmes à 16 ans. Son destin

laissé envahir par des passions multiples et successives – notamment pour Rilke et Boris Pasternak –, est, comme l'écriture, une expérience de l'absolu. C'est cela que l'on traverse, dans *De la montagne et de la fin*, en compagnie d'une comédienne totalement habitée, sidérante : Stéphanie Schwartzbrod. Pour elle, pour le travail d'une vraie

se joue lors de la révolution d'Octobre, qui la voit, avec son mari, basculer dans le camp des Blancs contre les Rouges, et du côté de l'exil et de la misère la plus noire.

Tout en Marina Tsvetaeva est insoumission totale, révolution vraie. « *La liberté, un nuage d'or auquel seul un rêve qui brûle toute l'âme donne accès* », écrit-elle, ajoutant : « *Un livre de vie vivante et de vérité sera toujours politiquement (c'est-à-dire sous l'angle du mensonge!) clairement voué à l'échec* ». Inadmissible pour le régime soviétique, qui les poursuivra, elle et sa famille, à leur retour en Russie, en 1939, de sa répression la plus brutale. Privée de toute possibilité de vivre, Marina Tsvetaeva se suicidera lors de l'invasion allemande, en 1941.

C'est à partir de ces *Carnets* et lettres que Bérangère Jannelle a composé son spectacle, qui s'éloigne du tragique et met en avant la « *soif fébrile, convulsive, de vivre* » de Marina Tsvetaeva. Sur le plateau, où se glissent les clins d'œil à l'effervescence artistique russe du début du XX^e siècle (banderoles lettrées, carré blanc sur fond blanc à la Malevitch), la partition appartient alors à Natacha Régnier : vivante, vibrante, ardente, puis calcinée, à mesure que la flamme se transforme en cendres, elle traverse en « *danseuse de l'âme* » l'épreuve du feu tsvetaevien, malgré quelques petites fragilités, notamment vocales, qui devraient se corriger avec le temps. Superbe manifeste à trois voix féminines pour une vie poétique – au temps présent. ■

Fabienne Darge

Vivre dans le feu, librement adapté du recueil de confessions de Marina Tsvetaeva (Robert Laffont et Le Livre de poche). Mise en scène : Bérangère Jannelle. Avec Natacha Régnier. Du 12 au 14 avril à Châteauroux ; du 26 au 30 avril

Sélection CD

Camille Saint-Saëns

Intégrale de l'œuvre pour violoncelle

Luigi Piovano (violoncelle), Nazzareno Carusi, Luisa Prayer (piano), Orchestra del Teatro Marrucino, Piero Bellugi (direction).



En dépit d'une prise de son discutable (celle, trop sèche, des pièces avec piano), cette intégrale – qui comprend l'œuvre la plus connue de Saint-Saëns, *Le Cygne* – a pour principal mérite de faire entendre le *Deuxième Concerto* op. 119 qui, au contraire du *Premier Concerto* op. 33, n'est presque jamais joué au concert ni enregistré alors que ses mérites sont grands – notamment ceux de son beau mouvement lent qui semble un cousin de l'« *Adagietto* » de la *Cinquième Symphonie*, de Mahler. En dépit de ses disparités sonores, ce disque, proposé à prix spécial, qui bénéficie de la belle musicalité du violoncelliste italien Luigi Piovano, est une aubaine. ■ Renaud Machart
1 CD Eloquenta/Harmonia Mundi.

Franz Liszt

Vertiges. Après une lecture de Dante. Sonate en si mineur. Ballade n°2

Claire-Marie Le Guay (piano). La pianiste Claire-Marie Le Guay, belle jeune femme blonde, mène avec discrétion et exigence une carrière exemplaire. Seize ans après des *Études transcendantales* de belle facture et des *Concertos*



pour piano magistraux avec Louis Langrée, cette lisztienne avertie récidive avec bonheur. D'emblée, son *Après une lecture de Dante* emporte l'adhésion par sa qualité poétique et sa ferveur, de même qu'une *Sonate en si mineur* ensorcelante dont les raffinements orchestraux ne la cèdent en rien à la rigueur architecturale. ■ Marie-Aude Roux
1 CD Accord/Universal Music.

Didier Malherbe et Eric Löhner

Nuit d'ombrelle



En jazz, en particulier dans celui qualifié de « contemporain », la forme du duo débouche rarement sur autre chose que des improvisations sans fin (et souvent sans début ni milieu). Cette *Nuit d'ombrelle* est un parti pris contraire et heureux, celui de la concision, que font entendre le saxophoniste et flûtiste Didier Malherbe, ici au doudouk, sorte de hautbois arménien, et le guitariste Eric Löhner. La plupart des thèmes, en majorité des standards, dont six de Thelonious